

Rome et peuvent utilement servir pour les typologies et les corpus, et il évoque peu les contraintes techniques (résistance des matériaux, risques d'explosion ou d'incendie) qui permettent, parfois, de trancher entre telle ou telle hypothèse. Une archéologie du bâti, une étude des modes de fermeture et d'accès aux entrepôts, une différenciation des périodes où ceux-ci ont été construits et utilisés s'avèrent nécessaires et sont en germe dans de nombreux programmes de recherche actuellement. Tout aussi méthodologique, l'article de Julie Dalaison, Fabrice Delrieux et Marie-Claire Ferriès (p. 91-206) traite de l'atelier monétaire d'Abônoteichos-Ionopolis (Paphlagonie), cité dont l'oracle s'inscrit dans le réseau des grands sanctuaires. Le succès, malgré les déboires de la peste de 165 et les affres de la bataille de 166, est largement dû à l'abondance d'images, d'amulettes, de plaquettes de bois ou de bronze, de statues qui circulèrent dans tout le monde romain, à l'effigie du serpent Glycon. Un monnayage autonome se fait jour vers 150. L'ensemble des documents prouve « le triomphe de la culture hellénique dans l'empire » (p. 107). Un constat indéniable même s'il est parfois assez éloigné des conceptions d'Yves Roman lui-même qui considère, dans son dernier ouvrage *Rome, de Romulus à Constantin. Histoire d'une première mondialisation*, Paris, 2016 « que les Romains acceptèrent longtemps d'être des barbares » (p. 425), que l'Empire resta dans un « inachèvement culturel » (p. 348), qu'il y eut des « réticences grecques » (p. 353) voire une « relative sécession » de la cité grecque (p. 405) face à Rome. Les deux cents oracles délivrés chaque jour par l'oracle prouvent le succès du sanctuaire et son caractère très évidemment gréco-romain. L'étude des coins, la comparaison avec d'autres ateliers comme Héraclée s'appuient sur une abondante documentation et un catalogue fourni. La distance entre le texte de Lucien, d'autres témoignages littéraires et le matériel numismatique incite à une grande prudence. L'approche que font les trois auteurs du rapport entre masse monétaire et activité économique, entre abondance ou pénurie d'un certain type de monnaie et croissance ou récession, le passage à une monnaie pratiquement fiduciaire dès le second siècle, sont un apport indéniable à la connaissance du fonctionnement de l'économie romaine. Ce premier volume est encore riche d'articles sur l'Empire romain dans les systèmes mondes (Philippe Beaujard), les dédicaces religieuses en Narbonnaise (Nicolas Mathieu), sur les objets de plomb, sur Marseille chrétienne (Paul Mattei), sur les accidents de la circulation (Michel Molin), sur le patrimoine et l'héritage des femmes à Rome à propos des princesses antonines (Marie-Odile Charles-Laforgue), sur les images positives ou négatives qu'ont eues certains empereurs (Pierre Cosme). Nous l'avons dit en introduction, nous ne voulions ni ne pouvions rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage et n'avons insisté que sur les apports qui nous ont paru majeurs.

Jean-Pierre VALLAT

Joël THOMAS, *Mythanalyse de la Rome antique*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol., 288 p. (VERITE DES MYTHES, 45). Prix : 27 € (broché). ISBN 978-2-251-38570-9.

La mythanalyse est un rejeton du structuralisme. Elle se fonde sur le postulat selon lequel la conscience humaine se projette sur un appareil mythique réductible à une abstraction illustrative d'un état mental collectif et transcendantal. On y sent une pensée essentialiste, de tendance jungienne, mâtinée d'un saussurisme oublié et

revendiquée comme anthropologique. Cela fait beaucoup. L'introduction (p. 17-27) amène à entrer plus avant dans une manière analytique qui fait apercevoir dans le mythe une manière de *coping* ou, si l'on préfère, un moyen que se donne le psychisme de rendre supportables des discordances cognitives ainsi que des traumatismes qui autrement ne le seraient pas. Saisi sous cet aspect, l'évitement par le mythe apparaît comme l'une des défenses psychiques parmi d'autres. Cette défense opérerait en propre par la transformation simultanée du réel en symbolique et du singulier en collectif. En ce sens, le mythe se révélerait comme le moyen d'une défense individuelle qui se serait gagnée la capacité à être partageable – Anna Freud l'aurait placé quelque part entre la sublimation et cette pratique religieuse que son père dévouait au soin de la névrose par délégation collective du syndrome phobo-obsessionnel qui lui est constitutif. La force du mythe ne résiderait toutefois pas que dans sa capacité à agir comme une défense collective, il vaudrait aussi par sa capacité à l'apaisement des tourments existentiels. Joël Thomas voit ceux-ci résulter d'interrogations portant plus particulièrement sur « la création du monde, sa fin possible, la mort des individus, l'existence de la souffrance et du mal » (p. 19). La clinique, et plus particulièrement celle de la dépression lorsque celle-ci atteint suffisamment le sujet pour l'amener à renoncer à ces dénis sains qui permettent de vivre, montre que, si la crainte de mort domine assurément et en constance l'entier de l'édifice psychique, trois autres composantes existentielles méritent toujours une investigation ; ces composantes sont la liberté que se prête le sujet, la relation qu'il se sent entretenir avec son environnement humain et non humain et enfin le sens qu'il prête à son existence. À considérer un appareil mythique, que je n'appréhende toutefois que très imparfaitement, je me demande si quoi que ce soit y répond assez suffisamment à ces interrogations où la métaphysique la plus essentielle se fait l'origine d'angoisses qui, selon les capacités psychiques de l'individu, le construiront ou le détruiront. Cette remarque n'invalide en rien la démonstration de Joël Thomas, elle ne fait que la remettre en perspective. On émettra cependant une réserve d'importance motivée par la croyance qui semble sienne en un inconscient collectif qui affrontera des mythanalystes plus ou moins perfusés de théorie jungienne à l'ensemble de la communauté des chercheurs et praticiens du monde psychique. Cette manière de voir le mythe conduit Joël Thomas, ainsi que ses maîtres et confrères en mythanalyse, à porter sur le mythe le regard d'un structuralisme particulièrement dur puisqu'il évacue le singulier du récit qui le porte pour le constituer en une entité abstraite analysable en tant que telle ; on sent, comme en basse continue, le murmure de la vieille opposition saussurienne entre l'immanence de la parole et la transcendance de la langue. En retirant au dit du mythe sa singularité énonciative, le mythanalyste obtient ainsi un objet assez désincarné pour permettre la mise en œuvre de quelque chose que J. Thomas qualifie, non sans une certaine audace, de « méthode d'analyse scientifique » (p. 25). Il reste malheureusement que le mythe n'est porté que par la singularité de son énonciation et que sa transformation en objet *mythanalysable* est affaire procustéenne ; les lectures virgiliennes et ovidiennes telles que les propose J. Thomas (p. 33-126) sont là pour en apporter la preuve immédiate. Pressé par l'évidente richesse d'une pensée densément fiévreuse qui le porte parfois au discours tangentiel, J. Thomas se heurte aux limites de sa propre méthode et livre une analyse moins mythanalytique que simplement littéraire de thèmes qu'il considère le plus souvent par l'opposition de paires mini-

males – un autre souvenir saussurien – que l'on peine à voir s'articuler en un ensemble cohérent. L'allant de la démonstration est souvent entraînant, toutefois l'œil clinique aperçoit de ces biais qui bien souvent échappent aux littéraires. Ainsi, opposer l'Énée de Virgile et Ovide l'exilé, c'est mettre d'affront deux personnalités antinomiques. L'un, Énée, laisse voir tous les traits distinctifs d'une personnalité dépendante – il faut toujours lui dire quoi faire, à cet homme qui tombe sous le charme manipulateur de la narcissique Didon ! –, légèrement mais chroniquement affecté d'un trouble dépressif persistant, autrement dit d'une dysthymie – des larmes du premier livre au mouvement clastique de colère disruptive à l'issue duquel Turnus trouve la mort, quoi de plus typé ! Ovide, quant à lui, se montre en personnalité histrionique, émotionnelle, labile, séductrice, superficielle, mais très résistante à la dépression. Opposer, comme le fait J. Thomas, les productions de l'un et l'autre individu, ne permet pas de toucher à cet absolu du mythe que recherchent les mythanalystes. De leur confrontation, on ne tire de paires minimales significatives que de cette incompatibilité des personnalités que se devrait de constater le thérapeute systémicien qui recevrait un couple constitué de pareilles personnalités. De cela, il faut hélas tirer cette leçon selon laquelle l'interprétation d'un fait ne vaut que pour celui qui la propose. Imagine-t-on la manière dont le mythe d'Antigone pourrait être interprété au travers d'une de ces structures de personnalité dont l'une est nécessairement celle de chacun ? Le dépendant prendra le parti de Créon, le détenteur de l'autorité ; l'histrionique tentera une réconciliation et proposera de passer à autre chose de plus amusant ; le paranoïde proposera un système qu'il défendra de sa parole densément fiévreuse, incantatoire ; l'obsessionnel s'offusquera de la violation de règles qu'il se sera lui-même fixées ; le borderline hurlera à l'injustice, prendra violemment parti pour Antigone puis s'en ira en claquant la porte ; le schizoïde se taira mais pensera que l'on fait beaucoup de bruit pour rien ; l'évitant susurrera que l'on ne devrait pas se mettre dans une pareille situation ; le narcissique se mettra à la place de Créon et le trouvera bien trop clément à l'égard de cette petite teigne d'Antigone ; le schizotypique entendra des voix qui lui conseilleront de se replier dans son propre monde ; l'antisocial se verra bien punir Antigone ; quant au psychopathe, il se demandera comment il aurait fait pour évincer Créon et prendre sa place sur le trône de Thèbes. La diversité individuelle est un fait et constitue un filtre si variable que l'on doit accepter que la constitution d'un récit, de même que son interprétation, ne soient elles-mêmes qu'individuelles. Il faut donc se résoudre à accepter que la mythanalyse nous informe avant tout sur la psyché de l'interprète et guère sur celle d'une collectivité éclatée dans l'espace et le temps. En somme, le mythe n'est qu'un test projectif qui aurait eu du succès. On en tirera ce bien triste constat qu'il n'y a peut-être rien d'objectivable dans le mythe et que son interprétation ne nous apporte presque rien sur les contenus mentaux des anciens mais beaucoup sur ceux de leurs interprètes modernes. Dans son chapitre *Mythe et psychanalyse* (p. 189-214), J. Thomas explore une relation qui doit retenir l'attention. On sait l'échec radical de la psychanalyse freudienne lorsqu'elle s'applique hors de l'ici et du maintenant thérapeutiques ; on sait aussi combien en furent fascinés des intellectuels qui l'ont appliquée au gré de leurs désirs et surtout en absence de pratique clinique. J. Thomas, qui ne considère pas ce *caueat* méthodologique, ne révoque le freudisme que pour son obsession pansexua-

liste ; il penche plutôt vers un jungisme auquel il doit adhérer par tempérament, puis,

par attrait sans doute et fidélité doctrinale aux sources de l'anthropologie, dérive du côté de la théorie sociologique de la liance. On peine à suivre et cela pour trois raisons qui s'appliquent non seulement à ce chapitre en particulier mais qui valent pour l'entier de son ouvrage. La première est que sa pensée est peu continue et que son propos, de souffle court et capricant, voire tangentiel, ne propose jamais un vrai fil conducteur ; la seconde est que jamais il ne s'applique à analyser quoi que ce soit en véritable détail ni profondeur et que l'esprit de synthèse lui est étranger ; la troisième est qu'on sent que les faits, bien souvent disjoints, picorés de-ci de-là au profit d'associations brandies avec une force apodictique qui doit faire preuve, ne sont jamais sélectionnés que dans la mesure où ils illustrent une théorie préconçue et non déduite. Le tout donne un ouvrage de ton toujours fiévreusement incantatoire, certes riche mais dispersé et d'une écriture hyperactive, naufrageuse de l'attention de son lecteur.

Carole FRY